

causa d'abord à Rome la plus grande joie, par la confiance qu'elle eut d'être délivrée d'une tyrannie si cruelle. Mais après peu de jours les Romains sentirent qu'ils n'avaient fait que changer un maître vieux et cassé pour un maître jeune et plein de vigueur : tant le fils de Marius montra de cruauté et de barbarie, en faisant mourir les personnes les plus distinguées par leur naissance et par leurs vertus ! L'audace et l'intrépidité dans les dangers, dont il avait d'abord donné des preuves, l'avaient fait appeler le fils de Mars ; mais ensuite, ses actions ayant montré en lui des qualités tout opposées, on l'appela le fils de Vénus. Enfin, renfermé dans Préneste par Sylla, après avoir inutilement tout tenté pour sauver sa vie, la prise de la ville ne lui laissant plus aucun moyen d'échapper, il se donna lui-même la mort.



FIG. 64. — Vénus Céleste.

SYLLA¹

SA RIVALITÉ AVEC MARIUS. — SIÈGE D'ATHÈNES. — GUERRE CONTRE MITHRIDATE. — RETOUR EN ITALIE. — DICTATURE DE SYLLA ET PROSCRIPTIONS.

Lucius Cornélius Sylla était d'une de ces familles patriciennes qui composent les premières maisons de Rome. On dit que Rufinus, un de ses ancêtres, parvint au consulat ; mais qu'il fut moins connu par cette élévation que par la flétrissure qu'il reçut : on trouva chez lui plus de dix livres pesant de vaisselle d'argent ; et cette contravention à la loi le fit chasser du sénat. Ses descendants vécurent depuis dans l'obscurité, et Sylla lui-même fut élevé dans un état de fortune très médiocre.

On peut juger de l'air de sa figure par les statues qui nous restent de lui ; ses yeux étaient bleuâtres, ardents et rudes ; et la couleur de son visage rendait encore son regard plus terrible. Elle était d'un rouge foncé, parsemé de taches blanches. Un plaisant d'Athènes fit sur son teint ce vers satirique :



FIG. 65. — Sylla.

Sylla n'est qu'une mûre empreinte de farine.

Il est permis d'emprunter de pareils traits pour peindre un homme tel que Sylla. Il était, dit-on, d'un caractère si railleur, qu'étant

1. Sylla vécut de 137 à 78 avant J.-C.

encore jeune et peu connu, il passait sa vie avec des pantomimes et des bouffons, dont il partageait la licence et les débauches. Dans la suite, quand il eut usurpé l'autorité souveraine, il faisait venir du théâtre chez lui les farceurs les plus impudents, et passait les journées entières à boire, à faire avec eux assaut de raillerie, déshonorant ainsi son âge et sa dignité et sacrifiant à des goûts si bas les objets les plus dignes de tous ses soins. Dès qu'il s'était mis à table, il ne fallait plus lui parler d'affaires sérieuses : partout ailleurs plein d'activité, sombre et sévère, une fois qu'il s'était livré à ces sociétés de débauche, il devenait si différent de lui-même, qu'il vivait dans la plus intime familiarité avec ces comédiens et ces farceurs, qui trouvaient en lui une complaisance extrême et le gouvernaient à leur gré. Ce fut sans doute de cette société corrompue que lui vint ce penchant au libertinage, ce goût effréné pour les voluptés, qui ne cessèrent pas même dans sa dernière vieillesse.

Nommé questeur de Marius, alors consul pour la première fois, il le suivit en Afrique, dans la guerre contre Jugurtha. A peine arrivé à l'armée, il s'y fit de la réputation par son courage ; et ayant su profiter d'une circonstance heureuse, il gagna l'amitié de Bocchus, roi des Numides. Il avait recueilli des ambassadeurs de ce prince, qui s'étaient échappés des mains de brigands numides ; et, après les avoir traités avec la plus grande générosité, il les avait renvoyés, comblés de présents, sous une bonne escorte. Bocchus craignait et haïssait de longue main Jugurtha, son gendre, qui, vaincu par les Romains, s'était réfugié chez lui. Résolu de le trahir, il appela auprès de lui Sylla, aimant mieux que ce fût lui qui le prit et le livrât aux Romains que de le leur livrer lui-même. Sylla, après avoir communiqué l'affaire à Marius, prit un petit nombre de soldats, avec lesquels il alla s'exposer au plus grand péril, en se confiant à un barbare qui manquait de foi à ses plus proches ; et, pour retirer Jugurtha de ses mains, il alla s'y mettre lui-même. Quand Bocchus les vit l'un et l'autre en sa puissance, et qu'il se fut mis dans la nécessité de trahir l'un des deux, il flotta longtemps entre des résolutions opposées ; enfin il se décida pour la première trahison qu'il avait projetée, et remit son gendre entre les mains de Sylla. A la vérité, ce fut Marius qui mena ce prince en triomphe ; mais, par l'envie qu'on portait au consul, on attribuait à Sylla la gloire d'avoir fait Jugurtha prison-



Fig. 66. — Jugurtha livré à Sylla par Bocchus.

nier. Marius en conçut un violent dépit, que la conduite de Sylla ne fit qu'augmenter encore. Naturellement vain, et longtemps ignoré dans Rome, il commençait à acquérir de la considération. Séduit par cette première amorce de gloire, il en vint à cet excès de vanité, de faire graver cet événement sur un anneau qu'il porta toujours depuis et qui lui servait de cachet. On y voyait Bocchus qui livrait Jugurtha, et Sylla qui le recevait de ses mains.

Quelque déplaisir qu'en eût Marius, il fit réflexion que Sylla n'était pas un personnage assez important pour exciter sa jalousie, et il continua de l'employer à l'armée. Dans son second consulat, il le fit son lieutenant; et dans le troisième, il lui donna la charge de tribun des soldats. Dans ces divers emplois il lui dut de grands succès. Pendant sa lieutenance, Sylla fit prisonnier Copillas, général des Gaulois Tectosages; et, dans son tribunat, il attira les Marse, nation nombreuse et guerrière, dans l'alliance des Romains. Mais, s'étant aperçu que Marius était toujours son ennemi secret, qu'il ne lui donnait qu'à regret des occasions de se signaler, et qu'il nuisait même à son avancement, il s'attacha à Catulus, collègue de Marius dans le consulat, homme honnête, mais un peu lent pour les opérations militaires. Bientôt Sylla, à qui Catulus confia les entreprises les plus importantes, acquit autant de puissance que de réputation. Il soumit la plupart des barbares qui habitaient les Alpes; et l'armée romaine ayant manqué de vivres, Sylla, chargé par Catulus du soin de s'en procurer, en fit venir une si grande abondance, que les soldats de Catulus en eurent au delà de leurs besoins et en fournirent à l'autre armée; ce qui, au rapport de Sylla lui-même dans ses *Mémoires*, mortifia beaucoup Marius. Ainsi leur haine, qui avait pris sa source dans des causes si faibles et si puériles, nourrie ensuite par les séditions, et cimentée du sang des guerres civiles, aboutit enfin à la tyrannie et au renversement total de la république. Cet exemple fait connaître la sagesse d'Euripide et la profonde connaissance qu'il avait des maux politiques, lorsqu'il recommandait d'éviter l'ambition, comme la peste la plus pernicieuse et la plus funeste à ceux qui s'y livrent.

Sylla, ne doutant point que la gloire qu'il avait acquise par les armes ne lui suffît pour prétendre aux dignités civiles, passa des emplois de l'armée aux brigues populaires, et se mit sur les rangs

pour la préture de Rome; mais il fut refusé: il en attribua lui-même la cause à la populace, et dit que cette dernière classe de citoyens, qui savait ses liaisons avec Bocchus et qui s'attendait qu'en le nommant édile avant de le faire préteur il donnerait des spectacles magnifiques de chasses et de combats de bêtes d'Afrique, nomma d'autres préteurs dans l'espérance qu'elle le forcera à demander l'édilité. Mais il paraît avoir dissimulé la véritable cause de ce refus, et les faits mêmes le prouvent; car l'année suivante, ayant gagné le peuple, soit par son assiduité à lui faire la cour, soit par ses largesses, il fut nommé préteur. Aussi, pendant qu'il exerçait la préture, ayant dit en colère à César: « J'userai contre toi du droit de ma charge. — Tu as raison, lui répondit César en riant, de dire ta charge; elle est bien à toi, puisque tu l'as achetée. » Après sa préture, il fut envoyé en Cappadoce: le prétexte apparent de cette expédition était de ramener Ariobarzane dans ses États; mais elle avait pour véritable motif de réprimer les entreprises ambitieuses de Mithridate, qui se mêlait de tout et travaillait à se faire un empire du double plus étendu que celui qu'il possédait déjà. Sylla n'avait emmené que fort peu de troupes; mais, ayant employé celles des alliés, qui le servirent avec zèle, il tailla en pièces un grand nombre de Cappadociens et un corps, plus nombreux encore, d'Arméniens venus à leur secours, chassa Gordius du trône de Cappadoce et y rétablit Ariobarzane...

Dans la guerre sociale, une des plus importantes que les Romains aient eu à soutenir, soit par la diversité des événements, soit par la grandeur des maux qu'ils éprouvèrent et des dangers auxquels ils furent exposés, Marius ne put rien faire de remarquable, et prouva, par son exemple, que la vertu guerrière, pour se signaler, a besoin de la force et de la vigueur du corps. Au contraire, Sylla y fit les exploits les plus mémorables, et s'acquitta auprès de ses concitoyens la réputation d'un grand capitaine: il passa dans l'opinion de ses amis pour le plus grand homme de guerre de son temps, et chez ses ennemis pour le général le plus heureux. Mais il ne fit pas comme Timothée, fils de Conon, qui, s'offensant de ce que ses ennemis attribuaient à la Fortune tous ses succès et avaient représenté cette déesse, qui pendant qu'il dormait, prenait pour lui les villes dans un filet, s'emporta contre les auteurs de ce tableau qui, disait-il, lui enlevait toute la gloire de ses exploits. Un jour qu'il revenait d'une expédition, qui avait été

heureuse, après en avoir rendu compte au peuple : « Athéniens, leur dit-il, la Fortune n'a aucune part à cela. » Aussi dit-on que la Fortune, pour punir cette ambition excessive, fit éprouver son caprice à Timothée, qui depuis ne fit rien d'éclatant ; que, n'ayant pu même réussir dans aucune entreprise, il devint odieux au peuple et fut banni d'Athènes. Sylla, loin de trouver mauvais qu'on vantât son bonheur et les faveurs dont le comblait la Fortune, rapportait lui-même toutes ses belles actions à cette déesse, prétendant par là les relever et les diviniser en quelque sorte, soit qu'il le fit par vanité, soit qu'il crût réellement que les dieux le guidaient dans toutes ses entreprises...

De retour à Rome, il fut nommé consul avec Quintus Pompéius ; il avait alors cinquante ans ; il fit en même temps une très belle



Fig. 67. — La Fortune.

alliance, en épousant Cécilia, fille de Métellus, le grand pontife. Comme il ne voyait dans le consulat qu'une dignité commune, après de ses prétentions pour l'avenir, il désirait ardemment être chargé de la guerre contre Mithridate. Il avait pour concurrent Marius, à qui l'ambition et la manie de la gloire, passions qui ne vieillissent jamais, faisaient oublier sa faiblesse et son grand âge. Obligé par cette raison de renoncer aux dernières expéditions d'Italie, il recherchait alors au delà des mers des guerres étrangères ; et profitant de l'absence de Sylla, qui était retourné à son camp pour y terminer un reste d'affaires, il trama dans Rome cette sédition funeste, qui causa plus de maux aux Romains que toutes les guerres qu'ils avaient eu jusqu'alors à soutenir.

Les dieux l'annoncèrent par divers prodiges. Le feu prit spontanément au bois des piques qui soutenaient les enseignes, et l'on eut beaucoup de peine à l'éteindre. Trois corbeaux apportèrent dans la ville leurs petits, et après les avoir dévorés en présence de tout le monde, ils en remportèrent les restes dans leurs nids. Des souris ayant rongé de l'or consacré dans un temple, les gardiens de cet édifice sacré en prirent une dans une souricière, où elle fit cinq petits et en dévora trois. Mais le signe le plus frappant, c'est

que dans un ciel serein et sans nuages on entendit une trompette qui rendait un son si aigu et si lugubre, que tout le monde en fut dans la frayeur et la consternation. Pendant que le sénat était assemblé dans le temple de Bellone, pour conférer avec les devins sur ces prodiges, on vit tout à coup un passereau voler au milieu de l'assemblée, portant dans son bec une cigale qu'il partagea en deux ; il en laissa tomber une partie et s'envola avec l'autre. Les devins dirent que ce prodige leur faisait craindre une sédition entre le peuple des champs et celui de la ville ; car celui-ci crie toujours comme la cigale, et l'autre vit tranquillement dans ses terres.

Marius s'associa donc le tribun du peuple Sulpicius, qui, ne le cédant à personne en la plus profonde scélératesse, faisait chercher en lui non qui il surpassait en méchanceté, mais en quel genre de méchanceté il se surpassait lui-même. Il portait à un tel excès de cruauté, l'audace et l'avarice, qu'il commettait de sang-froid les actions les plus criminelles et les plus infâmes. Il vendait publiquement le droit de bourgeoisie aux affranchis et aux étrangers, et en recevait le prix sur une table qu'il avait dressée exprès sur la place publique. Il entretenait auprès de sa personne trois mille satellites toujours armés, et un grand nombre de jeunes cavaliers prêts à exécuter tout ce qu'il leur commandait, et qu'il appelait l'antisénat. Il avait fait recevoir par le peuple une loi qui défendait à tout sénateur d'emprunter au delà de deux mille drachmes ; et à sa mort il en devait trois millions. Ce scélérat, lâché par Marius sur le peuple, porta dans toutes les parties du gouvernement la confusion et le désordre ; il employa le fer et la violence pour faire passer plusieurs lois pernicieuses, et en particulier celle qui donnait à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. Il envoya sur-le-champ des tribuns des soldats à Nole pour y prendre l'armée de Sylla et la mener à Marius ; mais Sylla l'avait prévenu, et il s'était sauvé dans son camp, où les soldats, instruits de ce qui s'était passé, lapidèrent les tribuns. Marius, de son côté, fit mourir à Rome les amis de Sylla, et livra leurs maisons au pillage : on ne voyait plus que des gens qui changeaient de séjour ; les uns fuyaient du camp à la ville, et les autres de la ville au camp ..

[Sylla rentre dans Rome, comme nous l'avons vu dans la *Vie de Marius*, il y met à prix la tête de son rival et part pour faire la guerre contre Mithridate.]

A l'arrivée de Sylla en Grèce, toutes les villes lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'appeler dans leurs murs : Athènes seule, dominée par le tyran Aristion, ayant été forcée de lui résister,

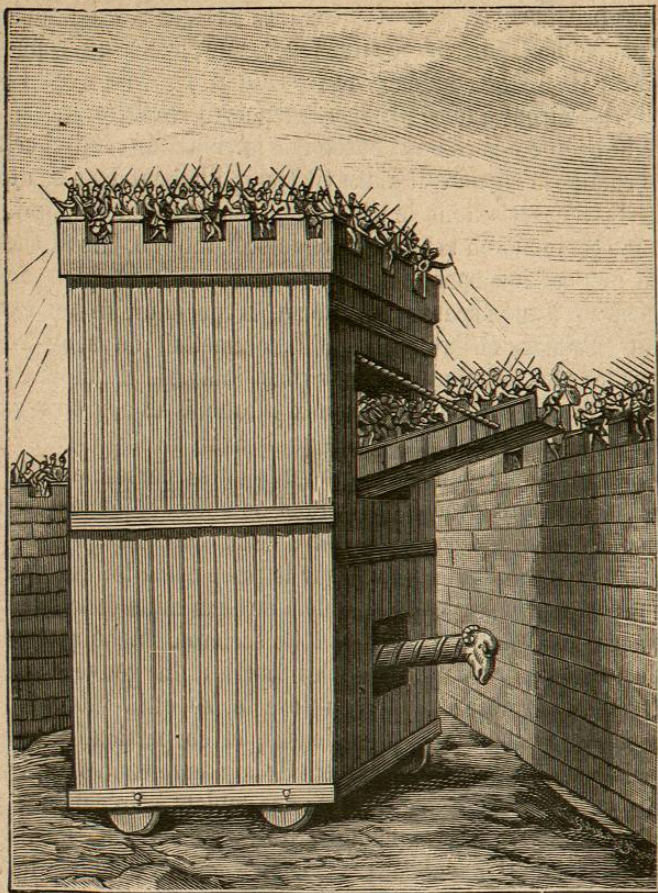


FIG. 68. — Le bélier, machine de guerre.

Sylla marcha contre elle avec toutes ses troupes, assiégea le Pirée, mit en usage tout ce qu'il avait de machines de guerre et la battit sans relâche. S'il eût attendu quelque temps, il se serait rendu maître sans danger de la ville haute, que le défaut de vivres avait réduite à la dernière extrémité; mais, pressé de s'en retourner à

Rome, où il craignait quelque nouveauté, il n'épargnait ni dangers, ni combats, ni dépenses, pour terminer promptement la guerre. Sans compter son équipage ordinaire, il avait, pour le service des batteries, dix mille attelages de mulets qui travaillaient chaque jour sans interruption; et comme le bois vint à manquer, parce que plusieurs de ses machines étaient ou brisées par les fardeaux énormes qu'elles portaient, ou brûlées par les feux continuels que les ennemis lançaient, il ne respecta pas les bois sacrés, et fit couper les parcs du Lycée et de l'Académie, qui, par la beauté de leurs allées, faisaient l'ornement des faubourgs d'Athènes. Enfin, pour fournir à toutes les dépenses de cette guerre, il n'épargna pas même les trésors des temples, jusqu'alors inviolables, et fit venir d'Épidaure et d'Olympie les plus belles et les plus riches offrandes. Il écrivit aux amphictyons, à Delphes, qu'ils feraient mieux de lui envoyer les trésors du dieu, qui seraient plus sûrement entre ses mains; ou que, s'il était forcé de s'en servir, il leur en rendrait la valeur après la guerre. Il leur envoya un Phocéien de ses amis, nommé Caphys, avec l'ordre de peser tout ce qu'il prendrait. Caphys, arrivé à Delphes, n'osait toucher à ces dépôts sacrés; et pressé par les amphictyons de les respecter, il déplora, fondant en larmes, la nécessité qui lui était imposée. Quelques-uns de ceux qui étaient présents lui ayant dit qu'ils entendaient du fond du sanctuaire la lyre d'Apollon, Caphys, soit qu'il le crût réellement, soit qu'il voulût imprimer dans l'âme de Sylla une crainte religieuse, lui écrivit pour l'en avertir. Sylla se moqua de lui dans sa réponse, et lui témoigna son étonnement de ce qu'il n'avait pas compris que le chant était un signe de joie et non pas de colère: « C'est une preuve, ajoutait-il, que le dieu voit avec plaisir enlever ses richesses et qu'il en fait lui-même présent; ainsi vous pouvez tout prendre sans crainte. » On eut soin de cacher au peuple l'envoi de ces trésors: seulement un tonneau d'argent massif, reste des offrandes des rois, n'ayant pu être transporté dans aucune voiture, à cause de sa grosseur et de son poids, les amphictyons furent obligés de le mettre en pièces; ce qu'ils ne purent tenir caché.

Ce sacrilège fit ressouvenir les Grecs de Titus Flamininus, de Manius Acilius et de Paul-Émile, dont le premier, après avoir chassé Antiochus de la Grèce, et les deux autres, après avoir vaincu les rois de Macédoine, non contents de respecter les tem-

ples, les avaient même enrichis de leurs dons, et avaient montré pour ces lieux saints la plus grande vénération. Mais ces grands hommes, appelés à la tête des armées par un choix légitime pour commander des troupes sages et disciplinées qui obéissaient en silence aux ordres de leurs chefs, simples particuliers par la modestie de leur train et véritablement rois par l'élévation de leurs sentiments, ne faisaient que la dépense nécessaire, persuadés qu'il eût été plus honteux pour un général de flatter ses soldats que de craindre les ennemis. Au contraire, les généraux de ces derniers temps, montés à la première place par la force et non par la vertu, voulant plutôt se faire la guerre les uns aux autres que combattre les ennemis de l'État, étaient obligés de complaire à leurs soldats et d'acheter leurs services par des largesses qui pussent fournir à leurs débauches. Ils ne sentaient pas que c'était mettre leur patrie même à l'encan, et que l'ambition de commander à des gens qui valaient mieux qu'eux les rendait les vils esclaves des plus scélérats des hommes. Voilà ce qui chassa Marius de Rome et l'y ramena ensuite contre Sylla. Celui-ci contribua plus qu'aucun autre à ces désordres : afin de corrompre et d'attirer à lui les soldats d'un parti contraire, il faisait aux siens des largesses et des profusions sans bornes. Ainsi, pour acheter la trahison des uns et fournir à l'intempérance des autres, il lui fallut des sommes immenses; il en eut surtout besoin pour achever le siège d'Athènes. Il avait le désir le plus violent de s'en rendre maître, et il s'y obstina, soit par la vanité de combattre contre une ancienne réputation dont cette ville ne conservait plus que l'ombre, soit pour se venger des injures et des railleries piquantes, des traits mordants que le tyran Aristion lançait tous les jours du haut des murailles contre lui ou contre sa femme, Métella, et dont il était vivement offensé.

L'âme de cet Aristion était composée de débauche et de cruauté; il avait rassemblé en sa personne les maladies et les vices les plus infâmes de Mithridate; et la ville d'Athènes, après avoir échappé à tant de guerres, à tant de tyrannies et de séditions, se vit réduite par ce tyran, comme par un fléau destructeur, aux plus affreuses extrémités. Pendant que le médimne* de blé s'y vendait mille drachmes, que les habitants n'avaient d'autre nourriture que les herbes qui croissent autour de la citadelle, le cuir des souliers et des vases à tenir l'huile, qu'ils faisaient bouillir, Aristion, plongé dans les débauches et dans les festins, passait les jours et les nuits à

danser, à rire, à railler les ennemis; il vit avec indifférence la lampe sacrée de la déesse s'éteindre faute d'huile; et la grande prêtresse lui ayant fait demander une demi-mesure de blé, il lui en envoya une de poivre. Quand les sénateurs et les prêtres vinrent le supplier d'avoir pitié de la ville et de proposer à Sylla une capitulation, il les fit écarter à coups de traits. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se détermina, avec beaucoup de peine, à faire porter à Sylla des propositions de paix par deux ou trois compagnons de ses débauches qui, au lieu de parler pour le salut de la ville, ne firent dans leurs discours que louer Thésée et Eumolpe et vanter les exploits des Athéniens contre les Mèdes. « Grands orateurs, leur dit Sylla, allez-vous-en avec tous vos beaux discours. Les Romains ne m'ont pas envoyé à Athènes pour prendre des leçons d'éloquence, mais pour châtier des rebelles. »

Cependant des espions de Sylla ayant entendu des vieillards qui s'entretenaient dans le Céramique se plaindre de ce que le tyran ne faisait pas garder le côté de la muraille qui regardait le quartier appelé l'Heptachalcon, le seul que les ennemis pussent facilement escalader, allèrent sur-le-champ en avertir Sylla, qui, profitant de cet avis et s'y transportant la nuit même, reconnut que ce poste était facile à emporter et disposa tout pour l'attaque. Il dit lui-même, dans ses *Commentaires*, que le premier qui monta sur la muraille¹ se nommait Marcus Théius; qu'il porta sur le casque de l'ennemi qui lui faisait tête un si grand coup d'épée, qu'elle se rompit, et que, tout désarmé qu'il était, il ne quitta point la place et s'y tint toujours ferme. La ville fut donc prise par cet endroit, comme les vieillards l'avaient prévu. Sylla fit abattre la muraille qui était entre la porte Sacrée et celle du Pirée, et après qu'on eut aplani tout cet espace de terrain, il entra dans Athènes sur le minuit, dans un appareil effrayant, au son des clairons et des trompettes, aux cris furieux de toute l'armée, à qui il avait laissé tout pouvoir



Fig. 69. —
Couronne murale.

1. Chez les Romains, le soldat qui montait le premier sur la muraille d'une ville ennemie recevait la couronne murale. On connaît la forme de cette couronne par les représentations de la déesse Cybèle, à qui elle est attribuée par les artistes comme symbole de sa suprématie sur les villes.

de piller et d'égorger, et qui, s'étant répandue, l'épée à la main, dans toutes les rues de la ville, y fit le plus horrible carnage. On n'a jamais su le nombre de ceux qui furent massacrés; on n'en juge encore aujourd'hui que par les endroits qui furent couverts de sang; sans compter ceux qui furent tués dans les autres quartiers, le sang versé sur la place remplit tout le Céramique jusqu'au Dipyle; plusieurs historiens même assurent qu'il regorgea par les portes et ruissela dans les faubourgs. Outre cette multitude d'Athéniens qui périrent par le fer des ennemis, il y en eut aussi un grand nombre qui se donnèrent eux-mêmes la mort, par la douleur et le regret que leur causait la certitude de voir détruire leur patrie. C'est ce qui jeta dans le désespoir les plus honnêtes gens, et qui leur fit préférer la mort à la crainte de tomber entre les mains de Sylla, de qui ils n'attendaient aucun sentiment de modération et d'humanité.

Mais enfin, cédant aux prières de Midias et de Calliphon, deux bannis d'Athènes, qui se jetèrent à ses pieds, et aux vives instances de plusieurs sénateurs romains qui servaient dans son armée, et qui lui demandèrent grâce pour la ville, sans doute aussi rassasié de vengeance, il fit l'éloge des anciens Athéniens, dit qu'il pardonnait au plus grand nombre en faveur du plus petit, et qu'il accordait aux morts la grâce des vivants. Quand le tyran vit Athènes au pouvoir des ennemis, il se réfugia dans la citadelle, où Sylla le fit assiéger par Curion. Il s'y défendit longtemps, mais enfin, manquant d'eau, il se rendit, vaincu par la soif. La main divine parut en cette occasion d'une manière sensible; car, à l'heure même où Curion emmenait le tyran de la citadelle, le ciel, auparavant serein, se couvrit tout à coup de nuages, et versa une pluie si abondante que la citadelle en fut remplie. Sylla ne tarda pas à se rendre maître du Pirée; il brûla la plus grande partie de ses fortifications, en particulier l'arsenal, bâti par l'architecte Philon, et qui était un ouvrage admirable.

Cependant Taxile, un des généraux de Mithridate, étant venu de la Thrace et de la Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux et de quatre-vingt-dix chars armés de faux, fit dire à Archélaüs de se rapprocher de lui. Celui-ci se tenait toujours dans le port de Munichium, sans vouloir s'éloigner de la mer; et, n'osant pas se mesurer avec les Romains, il cherchait à traîner la guerre en longueur et à couper les vivres aux

ennemis. Sylla, qui connaissait encore mieux que lui le danger de sa position, quitta le pays maigre de l'Attique, qui n'aurait pu le nourrir même en temps de paix, et passa dans la Bèotie. La plupart de ses officiers jugèrent qu'il faisait une grande faute en quittant un pays montueux, difficile à des gens de cheval, pour aller se jeter dans les plaines découvertes de la Bèotie, lorsqu'il n'ignorait pas que la force des barbares consistait surtout dans la cavalerie et dans les chars. Mais, comme je l'ai déjà dit, la crainte de la disette et de la famine le forçait de courir les risques d'une bataille; il tremblait d'ailleurs pour Hortensius, officier courageux et hardi, qui lui amenait de Thessalie un renfort considérable et que les barbares attendaient au passage des détroits. Tels furent les divers motifs qui obligèrent Sylla d'aller dans la Bèotie. Mais Caphys, qui était du pays, trompa les barbares, et, faisant prendre un autre chemin à Hortensius, il le mena par le mont Parnasse au-dessous de Tithore, qui n'était pas alors une ville aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui, mais un simple fort assis sur une roche escarpée de tous côtés, où les Phocéens qui fuyaient devant Xerxès s'étaient retirés autrefois et s'étaient mis en sûreté. Hortensius, s'étant campé au-dessous de cette forteresse, repoussa les ennemis pendant le jour; et quand la nuit fut venue, il descendit par des chemins difficiles jusqu'à Paronide, où il rejoignit Sylla, qui était venu au-devant de lui avec une armée.

Quand ils eurent réuni leurs troupes, ils campèrent au milieu de la plaine d'Élatée, sur une colline fertile, couverte d'arbres et baignée par un ruisseau. Lorsqu'ils eurent dressé leur camp, il fut aisé aux ennemis de reconnaître leur petit nombre, car ils n'avaient que quinze cents chevaux et un peu moins de quinze mille hommes de pied; aussi les officiers de l'armée ennemie, faisant une sorte de violence à Archélaüs, mirent leurs troupes en bataille et remplirent la plaine de chevaux, de chars, d'écus et de boucliers. L'air ne suffisait pas au bruit et aux cris confus de tant de nations diverses, qui prenaient chacune son poste. D'ailleurs la magnificence et le luxe de leur équipage servaient encore à augmenter la frayeur des Romains. L'éclat étincelant de leurs armes enrichies d'or et d'argent, les couleurs brillantes de leurs cottes d'armes médiques et scythiques, mêlées au luisant de l'airain et de l'acier, faisaient à tous leurs mouvements et à tous leurs pas étinceler un feu semblable à celui des éclairs, et pré-